

cineworx gmbh

« Juliette au printemps »

UN FILM DE BLANDINE LENOIR

Date de sortie en Suisse romande: 19 juin 2024

Date de sortie en Suisse alémanique: 18 juillet 2024

Drame, France 2024

DCP, Couleur, 96 min.

Langue: français

CONTACT

Presse

Eric Bouzigon

eric@filmsuite.ch

+ 41 79 320 63 82

www.filmsuite.ch

Distributeur

Cineworx GmbH

info@cineworx.ch

+41 61 261 63 70

www.cineworx.ch

1. Synopsis

Juliette, 35 ans, illustratrice de livres pour enfants, retourne dans le village où elle a grandi pour passer quinze jours avec ses proches : un père un peu lunaire, une sœur qui a d'autres chats à fouetter entre ses gosses, son boulot, son falot de mari et son amant, une mère aux abonnés absents et une grand-mère qui perd la tête. Souvenirs enfouis, non-dits et secrets de famille remontent à la surface ...

Après « Aurore » et « Annie Colère », Blandine Lenoir revient avec son nouveau film « Juliette au printemps ». Cette délicieuse comédie met en avant les relations familiales, la recherche d'un sens à donner à sa vie et les petits riens qui font notre quotidien. Brillamment interprétée par Izïa Higelin, Jean-Pierre Darroussin et Noémie Lvovsky, cette œuvre se base sur le roman graphique à succès de Camille Jourdy.



2. Filmographie (sélection)

- 2023 « Juliette au printemps »
- 2022 « Annie colère » - Variety Piazza Grande Award festival de Locarno
- 2017 « Aurore » - Prix du public festival Mamers en mars
- 2014 « Zouzou » - Prix du Public festival Cinéssonne



3. Entretien avec Blandine Lenoir

« Juliette au printemps » est votre 4e long métrage et votre première adaptation, celle du roman graphique de Camille Jourdy, « Juliette, les fantômes reviennent au printemps » (Actes Sud Bd). Pourquoi ce choix ? Est-ce l'écriture visuelle de la BD, proche parfois du story board au cinéma, qui vous a décidée ?

C'est une bande dessinée très riche qui aborde beaucoup de sujets : la dépression, la place qu'on occupe dans une famille sans parvenir à la déplacer malgré les années, la pudeur, l'amour, la sexualité, le deuil, la maternité... c'est du quotidien traversé par la tragédie, et tout ça, avec beaucoup d'humour ! Je suis tombée sous le charme de cette histoire riche en dialogues sur une famille qui ne parvient pas à communiquer, et des personnages de Camille Jourdy, très bien dessinés (à tout point de vue !), fantaisistes et désespérés, pétris d'imperfections. J'ai eu immédiatement beaucoup de bienveillance et de tendresse pour eux et j'ai eu envie de m'en emparer pour les emmener dans mon univers, qui n'est pas si éloigné du sien.

Comment s'est passé, concrètement, le travail d'adaptation ?

J'ai d'abord travaillé avec Maud Ameline sur la structure du scénario, précisant les enjeux des personnages et l'avancée du récit pour quitter l'aspect « chronique » de la bande dessinée. Je suis allée gratter sous les dessins pour en faire surgir les séquences qui affleuraient, y ajouter mes envies de cinéma... Je me suis sentie très libre dans cette adaptation, grâce à la confiance de Camille Jourdy. D'ailleurs, quand elle a lu le scénario, elle ne savait plus ce qui venait d'elle ou de moi ! C'est naturellement que ses personnages ont rencontré les miens, comme des cousins éloignés qui se reconnaissent. J'ai invité ensuite Camille à écrire les dialogues avec moi, d'autant plus que des passages entiers de la bande dessinée ont été conservés. Ça a été une écriture très joyeuse !

Une écriture au féminin qui s'avère également très cohérente, puisque « Juliette au printemps » s'attache en premier lieu au parcours d'une femme, même si votre engagement féministe s'y révèle plus discret, moins manifeste que dans « Zouzou », « Aurore » ou « Annie Colère », vos films précédents...

J'ai une culture féministe, donc je ne vais pas changer de regard soudainement ! Dans ce film, j'ai eu l'occasion d'offrir une autre représentation des masculinités et des féminités, avec des hommes et des femmes qui ne collent pas tout à fait aux rôles auxquels ils sont assignés selon

leur genre. Le féminisme, c'est aussi raconter des hommes sentimentaux, des femmes qui travaillent, qui sont désirantes, qui gèrent une famille, c'est mettre en scène des corps qu'on ne voit pas souvent au cinéma, c'est mettre à mal « l'instinct maternel »... Et tout ça en creux, sans marteler de discours, de la façon la plus simple, la plus évidente qui soit.



En l'occurrence, l'un des sujets de « Juliette au printemps », c'est la dépression. Après la ménopause dans « Aurore », puis l'avortement dans « Annie Colère », vous vous attaquez donc à nouveau à un sujet costaud, voire tabou. Pourquoi celui-là aujourd'hui ?

Le film démarre avec une jeune femme de 30 ans qui ne va pas bien, qui n'a plus de règles sans savoir pourquoi... elle est comme arrêtée. C'est une jeune trentenaire, elle est indépendante, a un métier qu'elle aime (elle est illustratrice pour des livres jeunesse), mais elle ne sait pas comment avancer, ni même comment commencer sa vie. Au-delà de la dépression, le sujet du film est la difficulté à aborder son mal-être en famille, ce premier geste instinctif d'aller chercher du réconfort auprès de ceux qu'on pense connaître par cœur et ce chagrin de ne pas parvenir à se faire comprendre. Juliette aimerait retrouver le soulagement du petit enfant qui chasse son chagrin en étant dans les bras de ses parents. Hélas, adulte, la consolation est plus difficile à trouver... Juliette a vécu un choc dans son enfance qu'elle a oublié. Un chagrin familial, parfois ça rassemble, parfois non. J'ai essayé de faire entendre chacune des « voix » de l'histoire de cette famille coincée dans le tabou (celle de Marylou, sa grande sœur, celle de Juliette, celle de leurs

cineworx gmbh

parents, mais aussi celle du spectateur et de la spectatrice) pour aboutir à une odyssée commune, celle de la difficulté à dépasser la douleur.

Vous en parlez sur un ton très doux, gentiment hybride, votre récit oscillant entre des séquences délicates et des séquences plus enlevées, qu'elles soient sensuelles ou carrément comiques. Pourquoi ce choix d'un registre « mélancolique », une constante dans votre filmographie ?

Ce sont des choix guidés par des envies de cinéma, de direction d'acteur et d'actrice. Chercher le drame dans la comédie et le comique du drame. La comédie vient souvent de la mise en scène du non-dit, de l'évitement de la parole : c'est l'inventivité mobilisée par les personnages qui nous amusent, chacun et chacune usant de stratagèmes délicats pour approcher ou éviter l'autre. Et aussi parce que c'est comme dans la vie ! C'est une bonne journée, pour moi, quand on passe du rire aux larmes et vice-versa. Jean-Pierre Darroussin, qui interprète le père de Juliette, m'a dit juste après avoir vu le film : « Tu as fait du Tchekhov ! ». Ça m'a beaucoup touchée.

Parlons des comédiens, justement. Si «Juliette au printemps» est un film choral, récit familial oblige, il n'en est pas moins porté par le personnage de Juliette, donc par Izia Higelin. Un choix qui relevait du pari au départ, au vu de son tempérament solaire, extraverti, à l'opposé de celui de Juliette ?

Parce que son personnage est « empêché », j'ai demandé à Izia de retenir son énergie magnifique, mais on la sent présente, prête à s'exprimer. Izia a quelque chose de l'enfance intact, une grande sensibilité, la force et la fragilité réunies. Avec son sourire quasi juvénile et ses grands yeux curieux, elle m'est apparue idéale pour incarner Juliette, une jeune femme qui s'est « arrêtée » dans l'enfance, comme paralysée par le traumatisme. Etant musicienne, Izia saisit immédiatement le rythme des dialogues. D'ailleurs, je me rends compte que je travaille souvent avec des musicien·ne·s (Agnès Jaoui, Rosemary Standley, Thomas de Pourquery...).

L'autre pôle magnétique de votre film, c'est Marylou, la grande sœur hyperactive de Juliette, désignée par tous comme l'élément fort de la famille, même si ça n'est pas aussi simple évidemment... Elle est incarnée par Sophie Guillemin, qui a rarement été aussi bien servie par un rôle !

Une des raisons qui m'ont donné envie d'adapter la bande dessinée de Camille Jourdy, c'est le désir de mettre en scène les moments amoureux que vivent Marylou et son amant dans la serre, au milieu de la nature, avec la lumière du jour. Le défi était de représenter une sexualité joyeuse, charnelle, sensuelle, avec des corps « normaux » qui ne correspondent pas aux canons imposés, ce qui est finalement assez rare au cinéma. Dans la plupart des films, les scènes de sexe sont jouées par des acteurs et actrices avec des corps jeunes, très minces et musclés, qui font l'amour avec beaucoup de sérieux et pas mal de brutalité... on ne s'y reconnaît pas toujours !

Alors j'ai commencé le casting avec la directrice de casting Constance Demontoy, en cherchant justement l'actrice d'une quarantaine d'années qui pourrait incarner Marylou, une femme qui, comme 80% des femmes de notre pays, ne fait pas une taille 38, et qui serait à l'aise avec la nudité ! Et je n'ai pu rencontrer que huit actrices tellement le cinéma français décourage les formes et les physiques hors normes. Voilà comment j'ai rencontré Sophie Guillemin, et j'ai été immédiatement frappée par sa cinégénie spectaculaire. C'est une actrice généreuse. Elle est extraordinaire par son physique et son regard magnifique, mais elle peut aussi être ordinaire, c'est-à-dire qu'on peut malgré tout s'identifier facilement à elle. Oui, elle peut être madame tout le monde, débordée par la charge mentale de la gestion de la vie de famille, frustrée par son couple qui ne fonctionne plus, épuisée de jouer le rôle de l'ainée de la famille sur laquelle tout le monde peut compter... De fait, elle ne supporte plus d'être celle qu'on désigne comme « forte » dans sa famille. Comme pour Juliette, la vie est pesante, mais elle n'a pas pu s'autoriser à se le formuler.



Deux sœurs que tout oppose, deux parents aux antipodes également : avec Jean-Pierre Darroussin en père taiseux et Noémie Lvovsky en mère fantasque, le contraste est de mise là encore. Leur duo antagoniste conforte bel et bien la dynamique « mélancolique » de votre film...

Je rêvais de travailler avec Jean-Pierre ! Je ne vois pas qui d'autre aurait pu interpréter Léonard, le père de Juliette, que j'ai voulu plus tendre, d'ailleurs, que celui de la BD. Léonard fait partie de cette génération d'hommes qui n'avaient pas le droit d'exprimer leurs sentiments et leurs émotions, coincés dans des injonctions de virilité paralysante. Il déborde de tendresse, mais ne sait pas toujours comment la partager. Mon père était un de ces hommes, il avait dit un jour à mon compagnon : « votre génération, vous avez de la chance, vous avez le droit d'être tendres »... ça m'avait bouleversée. Jean-Pierre a merveilleusement su jouer cette pudeur. Je l'adore dans la séquence où il chante, seul dans son salon. Quant à Noémie, c'est une actrice qui m'inspire énormément. Son personnage est marqué par le chagrin, comme les autres, sauf qu'elle, elle a choisi la vie de manière excessive. Je connais plusieurs personnes comme ça, qui sont dans une énergie permanente car elles savent que si elles s'arrêtent, elles glissent. Noémie a été géniale, extrêmement créative dans ce rôle. De toute façon, je n'avais aucun doute sur le couple qu'elle forme avec Jean-Pierre dans le film. Ils ont été très heureux de tourner ensemble.

Autre personnage-clé de cette ronde joliment instable, celui de Pollux, le nouvel ami de Juliette, et peut-être son futur amoureux ? Lui aussi est doux et tendre, très différent du personnage de la BD, plus désabusé. Est-ce la raison pour laquelle vous avez pensé à Salif Cissé pour l'interpréter ?

Dans la bande dessinée, le personnage de Pollux est un pilier de bar, alcoolique, qui traîne en peignoir dans un appartement sale et désordonné... Je n'avais pas envie que Juliette soit attirée par un homme de ce genre. Je n'avais pas non plus envie d'un prince charmant, mais plutôt d'un charmant ami. Juliette cherche du réconfort auprès de sa famille, mais son père est trop pudique pour ouvrir le dialogue, sa mère est impossible et sa sœur est trop occupée. Pollux est disponible, il est le seul capable d'écouter Juliette. Pour incarner ce personnage qui a lui-même traversé ce qu'il appelle une « dimension tragique » (métaphore de la dépression), j'ai immédiatement pensé à Salif Cissé que j'avais découvert dans le film de Guillaume Brac « À l'abordage ». Il a une voix douce, un regard intense, et comme Izia, quelque chose de juvénile encore. Sa seule présence est réconfortante et rassurante, parce qu'il est très grand, charismatique, et parce qu'il dégage une sérénité implacable.



Mais il ne s'agit pas seulement de ça. A travers sa relation avec Juliette, je voulais aussi parler de l'amitié entre homme et femme, un sujet qui n'est quasiment jamais traité au cinéma. Certes, il y a un trouble naissant entre eux, mais je souhaitais le raconter différemment. La plupart du temps, au cinéma, les histoires d'amour sont présentées sous forme de coup de foudre. Les deux personnages couchent ensemble et ensuite, seulement, ils apprennent à se connaître. J'ai voulu faire l'inverse, car je crois beaucoup à la force des représentations... Peut-être vont-ils finalement vivre une histoire d'amour... sincèrement, je n'en sais rien, ça ne me regarde pas.

En parlant de représentation, vous filmez souvent Juliette en train de dessiner. Il y a même une séquence animée. Bien sûr, elle est illustratrice, mais accorder une telle place au dessin ne relève pas seulement... de l'illustration, a priori. Est-ce une façon de relier votre film au travail graphique de Camille Jourdy ? Ou de nous parler autrement de Juliette ?

Dans la bande dessinée de Camille Jourdy, Juliette n'avait pas de métier. J'ai eu cette envie d'en faire une illustratrice pour différentes raisons. Bien sûr, c'est d'abord une façon d'introduire Camille dans le film, et j'avais envie de filmer ce crayon qui se déplace et avance sur le papier. Assister à l'apparition du dessin est assez magique. Mais c'est aussi un outil scénaristique précieux : ces moments de dessin sont importants car ce sont ceux durant lesquels Juliette est calme, apaisée. On la voit faire poser ses proches, une façon pour elle de mettre en scène sa famille, de les représenter autrement, de se les approprier, mais aussi de leur parler. Car le nœud de l'affaire, c'est qu'ils ont tous beaucoup de mal à exprimer leurs sentiments. Cela passe donc plus par les images que par les mots entre eux ! C'est aussi pour ça que j'ai eu cette idée de

cineworx gmbh

fabriquer un film animé par Charlie Belin, avec les dessins de Camille pour le cauchemar de Juliette. Ainsi, on est complètement avec elle.

Bertrand Belin, auteur-compositeur-interprète, à la poésie singulière, entêtante, parfois énigmatique, orchestre la B.O. de « Juliette au printemps ». Un choix qui, au regard de l'ambiance du film, semble évident après-coup. Mais ça n'est pas votre première collaboration...

Nous nous sommes rencontrés adolescents, Bertrand et moi. C'est une vieille amitié et une collaboration de longue date : il a composé la musique de mes dix courts métrages et de mes quatre longs-métrages. Nous travaillons dans une grande confiance, nous sommes complices. Concrètement, Bertrand lit le scénario bien avant le tournage, et nous en discutons. Dès l'écriture, j'incorpore des séquences uniquement musicales, qui sont des respirations dans mes films très dialogués, mais aussi des outils pour entrer dans l'intimité des personnages. Pour ces séquences, Bertrand m'a livré des thèmes, la « petite musique » de Marylou et la « petite musique » de Juliette, nos deux personnages principaux : autant de mélodies qui nourrissent le montage des images. Et puis, au fur et à mesure que le film se construit au montage, Bertrand nous rend visite, repart avec des séquences inabouties, nous les ramène accompagnées de musique. Et tandis qu'avec ma monteuse Héloïse Pelloquet, on monte, on coupe, on arrange, Bertrand ne cesse de faire des allers retours entre son studio d'enregistrement et la salle de montage (et c'est très concret puisque ces deux lieux sont séparés par 300 mètres !). Ainsi, les images se construisent en musique et la musique se construit sur les images, jusqu'au minutage définitif.

En fin de compte, Bertrand est au service du film, c'est-à-dire qu'il écrit une musique très différente de celle de ses albums. Il est comme un co-scénariste pour moi, un allié : il accompagne le spectateur et la spectatrice dans la structure du film qui passe du rire aux larmes. En plus, il m'a fait le cadeau d'écrire une chanson pour le générique de fin, et j'en suis très heureuse.

4. Devant la caméra

Juliette

Marylou

Léonard

Nathalie

Stéphane

Pollux

Adrien

Simone

Izïa Higelin

Sophie Guillemin

Jean-Pierre Darroussin

Noémie Lvovsky

Eric Caravaca

Salif Cissé

Thomas de Pourquery

Liliane Rovere

5. Liste technique

Réalisatrice	Blandine Lenoir
Producteurs	Fabrice Goldstein
	Antoine Rein
Scénario	Blandine Lenoir
	Maud Ameline
	Camille Jourdy
Musique originale	Bertrand Belin
Post-Production	Bénédicte Pollet
Directrice de Production	Clotilde Martin
Image	Brice Pancot
Montage	Héloïse Pelloquet
Casting	David Bertrand
	Constance Demontoy
Première Assistant Réalisatrice	Nicolas Guilleminot
Costume	Anne Blanchard
Décors	Marie Le Garrec
Maquillage	Anaëlle Trogno
Coiffure	Lucine Azanza